

ALAIN GOULET

Remy de Gourmont vu par André Gide *

GIDE a fait profession d'amitié, et ses attitudes comme ses réactions ont souvent été tributaires de ses sympathies et de ses antipathies. Or, alors qu'au départ Remy de Gourmont semblait devoir compter parmi ses amis, il est vite devenu pour lui un objet de haine (c'est ce que Gide lui écrit dès le début de 1902), et l'on a pu parler à son propos d'une « aversion indurée ¹ ». Pourquoi ? Comment ? La réponse n'est pas simple, et nous allons tenter de suivre les relations du « retors » et du « reclus » pour essayer de comprendre cette durable inimitié et cette remarquable aversion de Gide pour celui qui aurait dû être pour lui un grand et puissant aîné. Sans doute s'est très vite révélée entre eux une incompatibilité d'humeurs fondamentale ; mais s'y est

* Cet article est le texte d'une communication présentée au colloque « Remy de Gourmont » de Cerisy-la-Salle, le 3 octobre 2002. L'article d'Alain Goulet paru dans le *BAAG* n° 143/144, d'avril-juillet 2004, « Gide et la *Sixtine* de Gourmont », y faisait référence par anticipation.

1. Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française*, t. II, Paris : Gallimard, « Bibliothèque des Idées », 1986, p. 35.

rapidement combinée une rivalité et une lutte d'influences de deux « intellocrates », pris dans un jeu de relations complexes, de sorte qu'on peut apercevoir, au cours de leur éphémère conjonction dans l'aventure de *L'Ermitage*, en 1905-1906, les prémisses d'un passage de relais dans l'exercice d'un magistère sur le petit monde des lettres françaises. C'est ce que reconnaît implicitement Natalie Barney, « l'Amazone », au cours du portrait qu'elle a dressé d'André Gide : elle stigmatise en effet la « perfidie » de Gide, mettant en cause

son « lâchage » du *Mercury de France*, cette vieille maison d'une probité et d'un courage uniques, qui avait rendu les premières œuvres de Gide célèbres [...], pour collaborer à *La Nouvelle Revue Française*. Là, personne de l'envergure de Remy de Gourmont, que son vaste génie avait solidement établi à la première place rue de Condé, ne le gêna. Par la suite, il entraîna du *Mercury* à la *N.R.F.* une légion d'écrivains, dont Paul Claudel ².

On verra combien cette dernière assertion méconnaît la réalité des faits.

Au lendemain de la mort de Gide, dans un violent réquisitoire dressé contre lui sous le titre d'« André Gide et la Cétoine », André Rouveyre, qui avait célébré « le contemporain capital » vingt-sept ans plus tôt et avait ensuite réuni Gourmont et Gide dans un même hommage sous le titre *Le Reclus et le Retors*, était beaucoup plus explicite dans ses accusations. Il commençait par qualifier Gide de « Rastignac protestant », mais reliait vite ce trait à la « gynophobie » de ce « pédéraste honteux ³ ». Ainsi étaient posés les jalons du procès qui allait suivre : Gide, accueilli au « prestigieux » *Mercury de France*,

se sentait l'appétit du commandement dont il se reconnaissait les capacités, les moyens [...]. Il s'occupa de fixer les plans et le personnel d'un établissement qui serait à lui, et dont il ferait l'adversaire, le compétiteur du *Mercury*.

De son industrie naquit d'abord *La Nouvelle Revue Française* directement opposée au *Mercury*. Puis [...] une maison d'édition [...].

2. Natalie Barney, « Gide et les autres », *Traits et portraits*, rééd. Paris : Mercure de France, 2002, p. 130. En ce qui concerne Claudel, nous verrons à quel point elle se trompe.

3. André Rouveyre, « André Gide et la Cétoine », mai 1951, cité dans André Gide—André Rouveyre, *Correspondance 1909-1951*, Paris : Mercure de France, 1967, pp. 198-9. Ce texte, refusé par les périodiques, ne fut pas publié. La cétoine est ainsi définie au cours de l'article : « Genre d'insecte coléoptère [...]. Les cétoines vivent sur les fleurs ou sur les plaies des arbres dont elles sucent les sucs ».

Vient alors la supposée raison de la manœuvre :

Il ne s'agissait de rien moins que de permettre à Corydon d'étaler ses bons offices à guider la jeunesse, à la détourner des femmes. Sans doute jamais encore n'avait-on vu une idée fixe s'organiser selon une activité pratique aussi habile⁴.

Ainsi étaient dénoncés l'arrivisme, le protestantisme, l'homosexualité et le rôle de maître à penser de Gide, à quoi s'ajoutaient sa prétendue « entreprise de démoralisation à laquelle [s]a tare constitutionnelle et sa mégalomanie insensée ont tendu⁵ ». C'est donc bien à une nouvelle mise à mort de Socrate que procédait Rouveyre ! Pour lui, le pédéraste ne pouvait que s'opposer au « pied-bouc normand⁶ », auteur de *Physique de l'amour*.

Rouveyre avait pourtant apparié l'un et l'autre, en 1927, sous les sobriquets du « *Reclus* » (Gourmont) et du « *retors* » (Gide), en les célébrant comme les « deux écrivains les plus remarquables du temps », grands moralistes, héritiers des grands penseurs des XVI^e au XVIII^e siècles, « indépendants et originaux » tous deux, et donc nécessairement « réfractaires » dans une société soumise à la morale traditionnelle, « hostile à ces qualités fortes du caractère », et qui « n'est favorable qu'aux serviles et aux impertinents ». C'est pourquoi il pouvait « affirmer [...] solidaires » ces « écrivains, qui furent des adversaires, et sont évidemment tout opposés⁷ ».

Pour notre part, nous exposerons essentiellement les pièces du dossier dans leur déroulement historique.

I. *Les prodromes*

Tous deux avaient été des admirateurs de Mallarmé et s'étaient révélés des piliers du Symbolisme. Gourmont, qui avait embrassé le mouvement avec enthousiasme dès son lancement en 1886, y a participé avec ténacité, collaborant au *Mercure de France* dès sa fondation en 1889, et en devenant vite le critique le plus fidèle et le plus écouté.

De son côté, Gide s'est revendiqué symboliste dès après ses *Cahiers d'André Walter*. Le 26 janvier 1891, il écrivait à son nouvel ami Paul Valéry :

4. *Ibid.*, p. 202.

5. *Ibid.*

6. Id., *Le Reclus et le Retors*, Paris : G. Crès et C^{ie}, 1927, p. 56.

7. *Ibid.*, pp. IV, 24, I-II.

Je suis symboliste et sachez-le. [...] Donc Mallarmé pour la poésie, Maeterlinck pour le drame – et quoique auprès d'eux deux, je me sente bien un peu gringalet, j'ajoute Moi pour le roman⁸.

Incontestablement, une telle déclaration sous la plume d'un néophyte de vingt et un an manifestait une belle confiance dans ses propres capacités et son destin. Et dans une interview de 1905, il citait comme les représentants les plus importants de l'école symboliste : « Gourmont, Régnier, Griffin, moi-même⁹ », ce qui, en ce qui le concerne, n'est vrai que jusqu'à son départ en Afrique du Nord en 1893. Mais, à cette école, tous deux « eurent, pour la langue française, un culte d'amants », et ils « ont traité la langue comme une femme entre leurs mains d'hommes sensuels », écrit encore joliment Rouveyre¹⁰. Tous deux se dressèrent contre la morale apprise et contre la religion — même si celle-ci se révéla plus tard une des principales pommes de discorde — et, dit toujours Rouveyre, ils « reçurent de Nietzsche un choc qui les décomposa et leur permit [...] d'accomplir deux caractéristiques parcours dramatiques¹¹ ».

Leurs premières inspirations sont assez proches l'une de l'autre. « *La Nuit au Luxembourg* [...] est donné par Gourmont pour l'ouvrage d'un personnage qui se tue après l'avoir écrit. C'est là une claire révélation sur ce que Gourmont, après ces trois cents pages d'une exaltation frémissante, perçut librement toute l'extravagance illuminée où elles se sont déroulées. C'est là toute l'aventure de Remy de Gourmont lui-même¹². » On pourrait dire à peu près la même chose des *Cahiers d'André Walter*, œuvre prétendue posthume d'une âme exaltée et frémissante rejetée en marge de l'existence. De même dans *Sixtine* (1890), « “roman de la vie cérébrale”, où le réel ne peut être que projection de l'esprit, les amours malheureuses d'Enragues et de Sixtine disent l'impuissance à réconcilier l'art et la vie... Le récit, en forme de journal intime, est entrecoupé par des digressions, par des poèmes et par les chapitres d'un autre roman que le héros-narrateur est en train d'écrire¹³ ». Là encore, ces mots s'ac-

8. Lettre de Gide à Paul Valéry du 26 janvier 1891, *Correspondance Gide-Valéry*, Paris : Gallimard, 1955, p. 46.

9. Interview de Gide publiée dans G. Le Cardonnel et Ch. Vellay, *La Littérature contemporaine* (1905), Paris : Mercure de France, 1905, pp. 86-90.

10. A. Rouveyre, *Le Reclus et le retors*, pp. 57 et 56.

11. *Ibid.*, p. 25.

12. *Ibid.*, pp. 65-6.

13. M.-O. Germain, *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris :

cordent aux *Cahiers d'André Walter* publiés au même moment, avec leurs mises en abyme et l'idée d'un roman-jeu ou « théorème ¹⁴ ». Si Gide n'a pas laissé trace de son jugement sur *Sixtine*, en revanche il en a remis le texte à son ami Henri de Régnier le 6 mai 1893 pour le lui donner à lire ¹⁵.

Cette parenté initiale a d'ailleurs été reconnue et saluée par Remy de Gourmont, dans son compte rendu des *Cahiers d'André Walter*, en juin 1891. Il commençait par mettre l'accent sur la forme du journal intime qui leur était commune et qui permet l'épanchement de la subjectivité :

Le journal est une forme de littérature bonne et la meilleure peut-être pour quelques esprits très subjectifs. [...] Le subjectif puise en lui-même dans la réserve de ses sensations emmagasinées : et par une occulte chimie, par d'inconscientes combinaisons dont le nombre approche de l'infinité, ces sensations, souvent d'un très lointain jadis, se métamorphosent, se multiplient en idées. Alors on raconte, non pas des anecdotes, mais sa propre anecdote à soi, la seule que l'on dise bien et que l'on puisse redire bien plusieurs fois, si l'on a du talent et le don de varier les apparences. Ainsi vient de faire et ainsi fera encore l'auteur de ces *Cahiers*. C'est un esprit romanesque et philosophique de la lignée de Goethe : une de ces années, lorsqu'il aura reconnu l'impuissance de la pensée sur la marche des choses, son inutilité sociale, le mépris qu'elle inspire à cet amas de corpuscules dénommé la Société, l'indignation lui viendra, et comme l'action, même illusoire, lui est à tout jamais fermée, il se réveillera armé de l'ironie : cela complète singulièrement un écrivain : c'est le coefficient de sa valeur d'âme. [...] Le présent livre est ingénieux et original, érudit et délicat, révélateur d'une belle intelligence : cela semble la condensation de toute une jeunesse d'étude, de rêve et de sentiment, d'une jeunesse repliée et peureuse ¹⁶.

C'était un bel hommage, d'une belle lucidité, concernant le premier

Bordas, t. II, 1984, p. 969 B. Chacun de ces éléments peut être considéré comme typiquement symboliste. Valérie Michelet a publié une étude qui tend à montrer que *Paludes* prolonge, par bien des aspects, le roman symboliste *Sixtine* : « Le carnet de notes et l'agenda comme programmation de l'écriture dans deux romans fin-de-siècle : *Sixtine*, de Remy de Gourmont et *Paludes*, d'André Gide », *BAAG* n° 126/127, avril-juillet 2000, pp. 299-318.

14. Gide, *Les Cahiers et les Poésies d'André Walter*, Gallimard, coll. « Poésie », 1986, p. 92.

15. H. de Régnier l'en remercie par ces mots : « J'ai reconnu votre main sur le paquet qui contenait *Sixtine*. Merci. J'ai commencé à lire mais que de verbiage et de complications inutiles ! » (André Gide—Henri de Régnier, *Correspondance 1891-1911*, Presses Universitaires de Lyon, 1997, p. 87 [7 mai 1893]).

16. R. de Gourmont, *Mercure de France*, juin 1891.

ouvrage d'un jeune inconnu. Les critiques gidiens ont particulièrement relevé le caractère prémonitoire de l'annonce de l'ironie gidienne à venir, qui pointe dès *Les Poésies d'André Walter* et qui s'affirme dans *Le Voyage d'Urien* et plus encore dans *Paludes*. Gide ne s'y trompe pas, qui lui répond :

[...] Lorsqu'il (dites-vous) aura reconnu l'impuissance de la pensée sur la marche des choses, son inutilité sociale, l'indignation lui viendra et comme l'action même illusoire lui est à tout jamais fermée, il se réveillera armé de l'ironie... Ah ! que vous avez raison et que cela est vrai ! Je le sens bien déjà, je vous assure, et l'assurance de vos prédictions m'a fait frémir de crainte et d'orgueil aussi. Le monde fait souvent méchantes les plus délicates âmes¹⁷.

C'est d'ailleurs paradoxalement *Paludes* — qui se présente en partie comme une satire du monde étouffant des salons littéraires et du Symbolisme en particulier, mais dont Valérie Michelet montre qu'ils prolongent à leur manière la veine de *Sixtine* de Remy de Gourmont¹⁸ — qui fera rebondir le dialogue amorcé entre les deux écrivains. Gide envoie son livre à Gourmont, puissance du *Mercur*, qui lui répond aussitôt par cette carte de visite :

Remy de Gourmont [*imprimé*]

à André Gide

Merci de vos « *Paludes* » qui m'ont fait grand plaisir. Vous savez que je vous aimais déjà du temps qu'on vous appelait André Walter.

R G¹⁹.

C'était une belle déclaration ! C'est alors que Gide quitte l'Art indépendant, son éditeur depuis 1891, pour la maison d'Alfred Vallette où règne Remy de Gourmont, en y donnant d'une part sa « Préface pour une seconde édition de *Paludes* » pour la revue du *Mercur de France* de novembre 1895²⁰, et un poème, « Mars », publié dans l'*Almanach des*

17. Extrait d'une lettre de Gide à Gourmont publié dans le catalogue de la libr. Les Argonautes de mai 1988 (n° 1090). La dernière phrase prend rétrospectivement un aspect prophétique.

18. Cf. *supra*, note 13.

19. Carte de visite, 112 x 90 mm, inédite, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, γ 559.9. L'adresse « 122, rue du Bac » est biffée. Nous remercions vivement M. Jean de Gourmont de nous avoir autorisé à consulter et à publier l'ensemble des lettres de Gourmont à Gide déposées à la BLJD. En revanche, les lettres de Gide à Gourmont sont inaccessibles, à l'exception du brouillon de la lettre que nous publions ci-après, avec l'aimable autorisation de Mme Catherine Gide.

20. *Mercur de France*, novembre 1895, pp. 199-204.

*poètes pour l'année 1896*²¹. Il restera fidèle au *Mercur* jusqu'à la fondation du « comptoir d'édition » de la *NRF*, et conservera toute sa vie de l'estime pour Vallette, ce qui montre que les stratégies éditoriales sont loin d'être la cause de l'aversion qu'il manifestera bientôt pour Gourmont.

Mais pour l'instant, on en est encore à l'entente cordiale. Gourmont prépare son *Livre des masques*, et pour son premier volume où prennent place Maeterlinck et Mallarmé, il trace un portrait de Gide qui prendra place entre ceux de Francis Poictevin et Pierre Louÿs. Il commence par y reprendre la note publiée en 1891 sur *Les Cahiers d'André Walter*, car, dit-il, « il y a un certain plaisir à ne pas s'être trompé au premier jugement porté sur le premier livre d'un inconnu ». Gourmont se montre fort élogieux sur l'écrivain :

M. Gide est devenu, après maintes œuvres spirituelles, l'un des plus lumineux lévites de l'église, avec autour du front et dans les yeux toutes visibles les flammes de l'intelligence et de la grâce [...]. Il mérite la gloire, si aucun la mérita [...], puisqu'à l'originalité du talent le maître des esprits a voulu qu'en cet être singulier se joignit l'originalité de l'âme.

Il poursuit en esquissant leur communauté idéale à l'écart des foules :

Acquérir la pleine conscience de soi, c'est se connaître tellement différent des autres qu'on ne sent plus avec les hommes que des contacts purement animaux : cependant entre âmes de ce degré, il y a une fraternité idéale basée sur les différences [...].

Cette pleine conscience de soi-même peut s'appeler l'originalité de l'âme, — et tout cela n'est dit que pour signaler le groupe d'êtres rares auquel appartient M. André Gide.

C'était faire une belle déclaration d'amitié et de fraternité à Gide. Et Gourmont d'achever par un éloge de *Paludes* :

un peu de l'histoire ingénue d'une âme très compliquée, très intellectuelle et très originale²².

Mais avant de publier ces lignes, Gourmont adressait à Gide, le 3 août 1896, ce nouveau mot :

Monsieur, puis-je, pour ma série de portraits, vous demander une photogra-

21. *Almanach des poètes pour l'année 1896*, *Mercur* de France, 1895, pp. 47-51.

22. Remy de Gourmont, *Le Livre des masques*, *Mercur* de France, 1896, pp. 173-9.

phie ? Je ne saurais vraiment m'en passer et je m'en remets à vous.

Croyez à mes sentiments de très vive sympathie littéraire.

R. Gourmont²³.

Gide lui adresse aussitôt une photo le représentant à Biskra devant un palmier, d'après laquelle le peintre Félix Vallotton dessine son masque placé en tête de l'article. Gourmont lui adresse donc derechef cette carte :

De votre figure — mais non pourtant du palmier — Vallotton a fait un masque qui je crois vous plaira : c'est un de ses meilleurs.

Je vous remercie encore de votre complaisance et vous prie de me bien croire votre ami — et fervent ami aussi de votre miraculeuse littérature.

Remy de Gourmont.²⁴

On voit à quel point Gourmont est séduit par Gide et ne ménage pas ses déclarations ! En 1896, Gide réédite au Mercure de France *Le Voyage d'Urien* suivi de *Paludes*, pour bien marquer que c'est bien là désormais sa maison, et Gourmont le remercie par cette lettre :

Cher et ironique ami,

me voici heureux d'un prétexte à relire *Paludes*, œuvre très aimée et d'abord *Le Voyage d'Urien* que je ne possédais encore qu'en désir, vos livres étant aussi rares que les vraies pierres de Lune²⁵.

J'aime beaucoup votre âme libre et planante qui regarde les choses par l'en-haut. Ainsi vous découvrez des terres nouvelles, et je vous admire.

Remy de Gourmont.

P.-S. — Compliments d'avoir trouvé — enfin ! — le trèfle à quatre feuilles.

R. G.²⁶

23. Lettre autogr. signée, 1 p. 160 x 115 mm, inédite, BLJD, γ 559.1.

24. Cartes de visite, 2 pp. 110 x 95 mm, inéd., BLJD γ 559.6. L'adresse « 122 rue du Bac » est biffée et remplacée par : « 9 rue de Varenne ». Gide ne partagera pas l'avis de Gourmont sur la qualité de son « masque », car on peut lire dans son *Journal* : « Combien me plaît [...] l'exclamation de Vallotton, lorsque, après avoir tracé mon "masque" pour le livre de Remy de Gourmont, il me rencontra pour la première fois à *La Revue Blanche* : "Parbleu, mon cher Gide ! d'après mon portrait, je ne vous aurais guère reconnu !" » (*Journal II, 1926-1950*, Gallimard, « Bibl. Pléiade », 1997, p. 1030, 25 novembre 1946).

25. C'est une façon de souligner que Gide ne lui a pas envoyé d'abord son *Voyage d'Urien*, dont l'édition originale n'avait été tirée qu'à 300 exemplaires.

26. Lettre autogr. signée, 2 pp. 163 x 115 mm, datée de « Paris 11 Déc. 1896 », inédite, BLJD, γ 559.2.

Le terme d' « ironique » de l'en-tête est là, je pense, pour rappeler sa prophétie de 1891 réalisée dans ces deux œuvres. Quant aux « pierres de Lune », Gide saura certainement s'en souvenir en écrivant ses *Caves du Vatican*²⁷. Quant au « trèfle à quatre feuilles » du post-scriptum, nul doute qu'il désigne le Mercure où Gide a enfin trouvé sa place.

Las, cette admiration et cette sympathie sont loin d'être partagées. Considérons d'abord ce que Gide écrit à Gourmont après avoir lu son chaleureux portrait :

[...] Je suis heureux de voir que vous estimez réalisées les prédictions que vous faisiez sur moi en 91. [...] ²⁸

Cette phrase est extraite d'une lettre inédite dont on ne connaît pas le contexte. Mais si elle a été épinglée par la librairie qui l'a mise en vente, il est probable que c'est parce qu'elle a été jugée la plus remarquable de la lettre. Or c'est là une phrase typiquement gidienne, c'est-à-dire tordue et à double fond sous ses allures anodines. Car focaliser sa réaction sur cet aspect du « Portrait », c'était déjà prendre ses distances d'avec Gourmont en soulignant combien lui-même avait changé depuis sa première période idéaliste, symboliste et éthérée, alors que Gourmont avait durablement planté sa tente dans le temple du Symbolisme, se voulant le gardien d'une esthétique qu'il juge déjà dépassée. C'était aussi une manière de se démarquer de l'esprit de sérieux et du manque d'humour de Gourmont.

Car en réalité, tout en restant fidèle aux éditions du Mercure de France, « il ne se sent pas à son aise dans le milieu qui y fréquente ; il y respire mal, comme s'il y souffrait d'un manque d'aération²⁹ ». Ainsi, à Rouveyre qui publie en 1924 son grand article sur « Le contemporain capital : André Gide³⁰ », il écrit :

[...] pourquoi me prêtez-vous des sentiments de « dépit » devant la prépondérance de Gourmont au *Mercury* ? Fallait-il nécessairement du dépit pour étouffer

27. Cf., dans *Les Caves du Vatican*, les boutons de manchettes achetés par Lafcadio qui figurent « deux têtes de chat, reliées l'une à l'autre par une chaînette d'argent doré et taillées dans un quartz semi-transparent, dit : agate nébuleuse à reflets, de l'espèce que les bijoutiers appellent : pierre de lune » (V, 3).

28. Extrait d'une lettre de Gide à Gourmont publié dans le catalogue de la libr. *Les Argonautes* de mai 1988 (n° 1090). Cf. *supra* note 17.

29. Aug. Anglès, *op. cit.*, p. 69.

30. *Les Nouvelles littéraires*, 25 octobre 1924.

dans cette atmosphère empoussiérée³¹ ?

Et encore en 1946, il souligne combien, au *Mercur*, il ne se sentait pas à sa place : « on y manquait d'air ; j'y étouffais ; l'atmosphère m'y paraissait irrespirable³² ». Le magistère de Gourmont l'irrite, et dès 1896, il se tourne vers les revues du *Centaure*, que lancent quelques amis, mais qui se révélera éphémère et décevante, et de *L'Ermitage*, en attendant de s'implanter dans *La Revue blanche*. En 1898, survient l'Affaire Dreyfus. Gourmont et Valéry s'opposent, au *Mercur*, à un soutien à Zola, alors que Gide signe aussitôt pour soutenir Zola³³.

Et voilà qu'en novembre 1898, Francis Vielé-Griffin, dans sa « Lettre à André Gide » de *L'Ermitage*, célèbre Gide par ces mots :

Savez-vous [...] que vous avez assumé ce rôle, beau entre tous, de directeur de nos consciences ? [...] Un journaliste a déjà attribué cette fonction à M. de Gourmont [et] j'aime beaucoup l'esprit et le style de M. de Gourmont [...], mais M. de Gourmont ne dirige pas ma conscience ; peu lui en chaut, vraiment, à ce point même que son esprit marche à l'abandon entre la vérité et le paradoxe, non sans quelque élégance sceptique. Il écrit dans tous les numéros du *Mercur*. Sa pensée se lit en gros texte, en tête de la *Revue du mois* ; et c'est un rôle assez noble pour qu'un galant homme s'en contente. Mais à vous, Gide, on commence à soupçonner une pensée dirigeante. C'est grave ! Pesez vos responsabilités : le fait d'exprimer des idées avec suite est presque un attentat à la liberté de pensée, tant elles asservissent l'esprit du lecteur à la volonté intellectuelle de l'écrivain³⁴.

Le vent se met à tourner, et Gide gagne en importance. L'intérêt de Gourmont à son égard se porte maintenant épisodiquement sur son activité de critique. En 1900, dans une revue italienne dont le titre, *La Rassegna Internazionale della letteratura e dell'arte contemporanea*, signifie : « Revue internationale de littérature et d'art contemporain », il salue la conférence de Gide sur « L'influence en littérature » qui vient d'être publiée dans *L'Ermitage* :

grazioso capitolo di psicologia letteraria [...]. Vi si osserverà una ingegnosissima

31. Lettre du 31 octobre 1924, *Correspondance* citée, p. 85.

32. *Mercur de France*, n°1000, 1^{er} juil. 1940-1^{er} déc. 1946, repris dans *Feuilles d'automne*, *Mercur de France*, 1949, p. 136.

33. Cf. Claude Martin, *La Maturité d'André Gide*, Paris : Klincksieck, 1977, p. 257. Parmi les proches de Gide, sont antidreyfusards notamment : Eugène Rouart, Quillot, Degas, Valéry, Gourmont, Barrès, Régnier (*ibid.*, pp. 257-60).

34. Francis Vielé-Griffin, « Lettre à André Gide », *L'Ermitage*, novembre 1898, pp. 305-9.

e giustissima distinzione fra l'imitazione e il pasticcio ³⁵

[précieux chapitre de psychologie littéraire, où on observera une distinction très astucieuse et très juste entre l'imitation et le pastiche].

Quelques mois plus tard, dans la même revue italienne, nouveau compte rendu, cette fois sur les *Lettres à Angèle 1898-1899*, qui paraissent au Mercure de France :

[...] piccolo libro [...] pieno di spirito, ma anche [...] di idee originali [...]. Il tono è quello d'una ironia quasi pietosa ; e costoto tatto si addice ad uno scrittore del valore del signor Gide ³⁶

[petit livre [...] plein d'esprit, mais aussi [...] d'idées originales [...]. Le ton est celui d'une ironie presque pitoyable ; et cette touche convient à un écrivain de la valeur de M. Gide].

Autre point de tangence : à la suite d'un « épilogue » de Gourmont, « Brefs conseils à un journaliste touchant Victor Hugo ³⁷ », Ducoté décidait de lancer une enquête sur le thème « Quel est votre poète ? » auprès de deux cents écrivains, enquête à laquelle Gide répondit par son fameux : « Hugo, — hélas ³⁸ ! ».

C'est alors — premier coup de tonnerre — qu'après avoir lu les derniers livres de Gourmont que celui-ci continue à lui envoyer, et notamment *La Culture des idées*, Gide adresse cette lettre à leur auteur, probablement au début de mars 1902 :

Il faut pourtant qu'un jour je vous écrive, mon cher Gourmont. Vous êtes un des esprits que j'ai le plus détestés. Vous *ldisiezl* formuliez trop bien et trop souvent des vérités qui ne me paraissaient point bonnes à dire *l, parce que seuls quelques [uns vous?] semblait-il en devaient demeurer convaincus + : l* "Ce qu'il y a de terrible quand on cherche la vérité, c'est qu'on la trouve", écrivez-vous. Ce que je trouvais de terrible en vous, c'est qu'on trouvait des vérités sans les chercher. J'eusse préféré la recherche *l — Et ce qui me fâchait le plus, c'est que vous*

À présent que je ne vous *ldéteste* +haisl plus et qu'est loin l'affaire de Rennes ³⁹, vous ne m'intéressez pas moins ; *lveuillez voir là dedans un très*l volu-

35. Compte rendu de R. de Gourmont, « Bibliografia. Storia e critica », *La Rassegna Internazionale della letteratura e dell'arte contemporanea* (Florence), 15 juil. 1900, p. 276.

36. *Ibid.*, n° du 15 nov. 1900, pp. 45-6.

37. *Mercure de France*, n° 144, déc. 1901, pp. 769-70.

38. *L'Ermitage*, fév. 1902.

39. Vraisemblablement l'Affaire Dreyfus : en septembre 1899, Dreyfus avait été à nouveau condamné par le conseil de guerre de Rennes, en dépit des preuves l'innocentant.

mineux éloge ; — *let veuillez voir aussi combien je vous estime* | *puisque j'ose +assez pour oser* | *vous parler ainsi* + *et lisez mon estime à oser vous parler ainsi*. Je ne peux vous parler qu'ainsi ou pas du tout. C'est pourquoi veuillez m'excuser si jamais encore je ne vous ai remercié de vos livres. Mais vous écrire ainsi, je le voulais depuis longtemps. Vos derniers écrits m'y décident — tant l'excellente paraphrase de vos opinions dans le *Mercur*, que les plus qu'amusantes phrases de la *Revue du Nouveau Siècle*. Je me déssole de ne l'avoir pas connue plus tôt si l'on doit souvent vous y lire. Votre *Culture des idées* est un beau livre qui peut-être eût été meilleur s'il eût été moins sûr de lui et s'il eût su laisser plus beau jeu au lecteur. | *C'est la seule critique que j'y puisse faire* + *Ceci soit ma seule critique*. | Au revoir cher Gourmont; nous nous rencontrerons souvent dans la vie ; nos pensées *lvont par la même route* + *sont les mêmes routes* | + sur même routel.

Je suis votre attentif lecteur ⁴⁰.

Certes, «attentif lecteur» il était, et fort critique ! Le premier paragraphe est caractéristique d'un reproche que Gide a adressé bien des fois à ceux qui parlent trop bien et avec beaucoup d'assurance, ce qui ne saurait être le gage d'une pensée authentique qui se cherche. C'est ainsi que, dans la vie, il a été affecté par la façon de parler de Valéry, de Cocteau ou de Malraux par exemple, et que le narrateur des *Faux-Monnayeurs* dit de Bernard : « C'est un très bon élève, mais les sentiments neufs ne se coulent pas volontiers dans les formes apprises. Un peu d'invention le forcerait à bégayer. Il a trop lu déjà, trop retenu, et beaucoup plus appris par les livres que par la vie ⁴¹. » Plus loin, à propos de *La Culture des idées*, on retrouve de même ce constant souci de Gide de ne jamais imposer sa pensée au lecteur, d'à peine la suggérer, comme le voulait Mallarmé.

À cette lettre, Gourmont répond tranquillement :

⁴⁰. Cette lettre est citée d'après le brouillon que Gide en avait conservé, avec toutes ses corrections (BLJD, γ 559.8, brouillon sans date, mais certainement du début de mars 1902). Elle a été publiée, avec de très légères variantes (erreurs de transcription vraisemblablement, car il semble que l'originale ait été perdue), dans *Arts et idées*, 2^{ème} année, n° 14, avril 1938, p. 4, et dans Karl D. Uitti, *La Passion littéraire de Remy de Gourmont*, Paris : P.U.F., 1962, pp. 38-9. Dans l'ouvrage de Charles Dantzig, *Remy de Gourmont. Cher vieux daim !*, Monaco : Éd. du Rocher, 1990, qui recopie cette lettre du livre de Karl Uitti, elle fait l'objet d'une erreur de datation, Dantzig parlant « de cette lettre que en 1907, il écrivit à Gourmont » (p. 110), et cette erreur a malheureusement été reproduite.

⁴¹. *Les Faux-Monnayeurs*, in *Romans...*, Bibl. Pléiade, p. 1110. Remarquons que, dans la vie, Gourmont bégayait !

Paris 71 rue des Sts Pères
18 mars 1902

Mon cher Gide,

Votre lettre m'a beaucoup surpris. Je ne vous savais pas si passionné. Il est vrai qu'un tel caractère diffère beaucoup du mien, — ou de ce qu'il est devenu, à force de vivre. Quoi, de la haine ! C'est aller loin, surtout lorsqu'on doit revenir.

Moi je ne vous ai jamais détesté, tout en refusant beaucoup de vos idées. J'ai toujours trouvé, et souvent dans la page même qui me déplaisait, un motif immédiat de réconciliation.

Vous trouvez tant de vérités que cela dans mes articles ? Cela me change de ceux qui n'y trouvent que des paradoxes. Pour moi je n'y mets rien que ma sensibilité intellectuelle du moment (de l'année) où j'écris. Vérités bien provisoires alors. Bonnes à dire ou mauvaises, cela m'est indifférent. Je ne suis pas capable du stoïcisme de ne pas dire ce que je pense. Ce serait une attitude. Mais il faudrait s'être fait dans la vie un autre but, avoir des ambitions que je n'ai pas, etc.

Vous parlez de mes livres. Les vôtres me manquent. Vous vous taisez trop.

Ah ! Si je pouvais me taire aussi !

Remy de Gourmont.

Si vous avez reçu 3 n^{os} de la *R[evue] du N[ouveau] S[siècle]*, vous avez tous ceux que j'ai faits et où j'ai écrit.

R G ⁴²

Un an plus tard, la « Querelle du peuplier » devait rapprocher nos deux hommes contre un ennemi commun, à savoir le clan Barrès-Maurras. Ce dernier avait réagi à une réédition de *Prétextes*, en 1903, par un article paru dans *La Gazette de France* du 15 septembre 1903, qui prenait la défense de Barrès et ironisait sur Gide. Il s'en prenait aussi à Léon Blum et à Remy de Gourmont qui avaient donné des comptes rendus favorables de l'ouvrage de Gide ⁴³. Surtout, s'appêtant à lancer sa *Revue des Idées*, Gourmont proposait dans sa lettre à Gide cette nouvelle tribune, offre à laquelle celui-ci ne donnera jamais de suite :

Paris 6 oct. 1903.

Mon cher Gide,

42. Lettre autogr. signée, 3 pp. 16 x 11 cm, BLJD, γ 559.4, publiée dans *Arts et idées*, 2^{ème} année, n° 14, avril 1938, pp. 4-5, et dans Uitti, *op. cit.*, p. 39.

43. Léon Blum, étude reprise dans *En lisant, réflexions critiques 1903-1905*, Paris : Albin Michel, pp. 117-121 ; et Remy de Gourmont, « Les Transplantés », *Weekly Critical Review*, 30 juillet 1903, repris dans *Promenades littéraires*, Mercure de France, 1904, pp. 331-47. Voir Gide, *Essais critiques*, éd. Pierre Masson, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1999, pp. 121-6 et 1007-9.

J'ai eu grand plaisir à voir mon nom cité avec le vôtre ⁴⁴. C'est un parallélisme qui ne me déplaît pas. Souvenez-vous que je vous ai jugé à votre valeur, dès vos premiers essais.

L'article de Maurras m'a échappé, bien qu'il fût, paraît-il, de taille à ne point passer inaperçu. Maurras a de grandes qualités, mais il est muré dans ses convictions. C'est un reclus. Il s'y desséchera. Sa surdité, en le privant de la causerie, le prive de mille nuances.

Il avait tort dans l'affaire des transplantés ⁴⁵, — transplanté lui-même comme tout le monde. Il y a, dans les œuvres de F. Bacon, deux passages bien curieux à ce sujet, parce qu'ils sont contradictoires. Je les aurais cités, si *lma* +lal découverte n'en était postérieure aux articles. Ne les cherchez pas. Je les donnerai dans le 1^{er} n^o de la *Revue des Idées*.

Voilà la transition toute faite. Je vous demande pour cette revue votre nom et votre collaboration. Elle sera technique, en grande partie, scientifique, mais j'y veux aussi un père de cette philosophie à la française qui dédaigne le vocabulaire philosophique. C'est la vôtre, — et c'est aussi la mienne.

Je sais ce que je veux faire, plutôt que ce que je ferai. Le n^o 1 ouvrira probablement par une étude sur le Radium. Vous verrez. C'est émouvant.

J'espère que la *Revue des Idées* sera le *prétexte* de quelques-unes de vos digressions, que j'admire toujours et que j'aime parfois.

En  tat de sincère cordialité,

Remy de Gourmont ⁴⁶.

La lettre était donc fort aimable et obligeante, et elle voulait effacer les plaies. Manifestement Gourmont aurait voulu pouvoir inféoder Gide dont il percevait bien l'importance, mais sa manière insistante de rappeler son mérite à l'avoir perçue dès l'abord ne pouvait qu'apparaître comme un complexe de M. Perrichon et agacer Gide. Quant à sa proposition, elle était susceptible d'intéresser l'esprit curieux qu'était Gide, amateur de sciences naturelles à quoi il se réfère constamment comme modèle des conduites humaines, comme précisément dans cette affaire des transplantés, ou ailleurs dans les histoires de greffe ou de poissons euryhalins. On ignore ce que Gide répondit, mais sans doute avait-il d'abord montré son intérêt et laissé entendre sa collaboration, puisque peu après, Gourmont lui faisait parvenir ce mot qui annonçait le report de l'entrée en

44. Dans l'article de Maurras.

45. Voir Gide, « La querelle du peuplier. Réponse   M. Maurras », *L'Ermitage*, nov. 1903, pp. 222-8, repris dans *Prétextes*, et dans *Essais critiques, op. cit.*, pp. 121-6.

46. Lettre autogr. signée, 4 pp. 16 x 11 cm, BLJD,   559-3, publiée dans *Arts et idées*, n^o cité, p. 5, et dans Uitti, *op. cit.*, p. 40.

scène de *La Revue des Idées* :

Merci, mon cher Gide, de votre empressement aimable.

Je tiens à vous prévenir — comme vous prenez volontiers vos sujets dans la vie qui passe — que le 1^{er} n° ne paraîtra que le 15 janvier. Mais ne le dites pas. Il faut compter avec la paresse et le sentiment que les hommes ont si peu — du temps.

Bien cordialement,

R G ⁴⁷.

Effectivement, le 15 janvier 1904 paraissait le premier n° de *La Revue des Idées*, sous-titré « études de critique générale », dont le directeur était Édouard Dujardin auquel succèdera Remy de Gourmont, et dont Gourmont est le rédacteur en chef. Et devant le silence de Gide, Gourmont le relance un an plus tard :

Paris, 71 rue des Sts Pères
7 mai 1904.

Mon cher Gide,

N'avez-vous pas quelque chose à nous donner pour la *Revue des Idées* ? Vous nous feriez grand plaisir.

Bien cordialement à vous,

Remy de Gourmont ⁴⁸.

C'est apparemment le dernier mot que Gourmont adressa à Gide. On va comprendre pourquoi.

II. Une compétition armée

Pourquoi donc Gide, qui peut être si aimable et si attentionné, s'est-il comporté de façon aussi constamment désagréable avec Gourmont, n'a-t-il jamais répondu à ses avances et à ses propositions, a-t-il surtout refusé de rentrer dans son jeu et dans son réseau ? La réponse se trouve certainement dans le premier passage que Gide lui consacre dans son *Journal*, en 1904, et il est déjà remarquable qu'il faille attendre 1904 pour que Gide y mentionne pour la première fois le nom de Gourmont. On va voir à quel point il s'agit essentiellement d'une incompatibilité d'humeurs :

Aux bureaux de la *Revue des idées* où j'allais m'informer du sort des articles de Marcel Drouin ⁴⁹, Dujardin ⁵⁰ et Gourmont sont là, que je n'ai pas revus de-

47. Carte de visite, 11 x 7 cm, inédite, BLJD, γ 559.7.

48. Lettre autogr. signée, 1 p. 16 x 11 cm, inédite, BLJD, γ 559.5.

49. Dont le nom est totalement absent des sommaires.

puis... (?) Longtemps avant de connaître Gourmont, je savais, je pressentais que j'éprouverais devant lui cette gêne, disons : cette hostilité. Il a toujours été pour moi très prévenant. Mais qu'y faire ? J'ai lu des choses de lui d'un esprit aigu, d'une intelligence ferme... Je me reprends, me raisonne, me raidis. Cette fois encore j'ai voulu le revoir et j'arrivais à lui tout sourire. Je ne puis pas : il est trop laid. Je ne parle pas de sa disgrâce superficielle ; non, mais d'une laideur profonde. J'affirme que je le sentais laid déjà rien qu'à le lire.

Et je cherche à comprendre mieux la raison de ma souffrance auprès de lui. Elle vient, je crois, aussi bien en lisant ses écrits, de ce que la pensée, chez lui, n'est jamais chose vive et souffrante ; il reste toujours outre et la tient comme un instrument. Ses raisonnements, car il raisonne et fort bien, ne sont jamais involontaires. Sa pensée ne saigne jamais quand il y touche ; c'est ce qui lui permet d'y opérer facilement. Il brutalise. Quel chirurgien sans cœur ! Et que je souffre près de lui ! Cette matière abstraite qu'il saisit, demeure en moi si palpitante ! J'ai fait de grands efforts pour causer. Est arrivé Quinton⁵¹... je suis parti.

La gêne, la souffrance que j'ai de les entendre causer ne vient pas seulement de la difficulté que mon esprit trouve à les suivre, mais encore et surtout d'une autre cause plus subtile. Il est, pour la pensée aussi, une beauté propre, une grâce, dont l'absence me cause toujours quelque malaise. Auprès d'eux, je songe irrésistiblement à ceux qui, soulevant des poids, n'auraient entraîné que leurs biceps. Ce n'est pas les gros bras très forts que j'aime, c'est l'harmonie de l'esprit. À mesure que l'âge vient, je suis plus malaisément m'en passer⁵².

« Gêne, hostilité, souffrance », voilà donc bien les maîtres mots qui expliquent l'hostilité de Gide. Gêne devant la supériorité affectée de Gourmont, son aisance et son manque d'engagement humain ; gêne aussi devant son caractère massif et son manque de grâce.

Or c'est précisément alors que cette exaspération et cette antipathie sont si vives que nos deux hommes vont se trouver embarqués dans l'aventure commune de *L'Ermitage*. On sait que Gide collaborait à la revue depuis 1896, et qu'il entretenait avec son directeur, Édouard Ducoté, de fort bons rapports, faits d'estime et d'une conception commune de la littérature. Or le 4 octobre 1904, Ducoté, en proie à de grandes

50. Édouard Dujardin (1861-1936) est le directeur de *La Revue des Idées*. Il avait été le fondateur de *La Revue wagnérienne*, et il dirigea *La Revue indépendante* de novembre 1886 à décembre 1888 ; il collaborait aussi à *La Revue blanche* et à *L'Ermitage*.

51. René Quinton, biologiste que Gide appréciait, et qui a fondé avec Gourmont *La Revue des idées*.

52. *Journal I : 1887-1925*, « Bibl. Pléiade », 1996, pp. 424-5 (Mercredi, 17 mars [?] 1904).

difficultés, écrit à Gide : « *L'Ermitage* suspend sa publication [...]. En vous demandant votre collaboration pour un de ces deux derniers n^{os}, j'aimerais pouvoir affirmer que *L'Ermitage* est fidèle jusqu'à la fin à ses amitiés de la première heure⁵³. » Or, aussitôt après, voilà que Gourmont promet un soutien financier, moyennant quelques conditions que Ducoté soumet aussitôt à Gide, ce qui montre que celui-ci exerce alors un magistère discret dans la revue :

Gourmont quoiqu'aimant l'aspect présent de *L'Ermitage*, est d'avis que cet aspect-là donne pour le public l'air « petite revue »... Les libraires sont ennemis du format actuel [...].

En ce qui concerne la rédaction, il est entendu que le fonds des collaborateurs demeure intact ; mais on m'adjoint un comité de lecture. Pour les chroniques, les titulaires existants demeureront, et la chronique générale vous serait réservée... Mais Gourmont semble tenir ferme à ce que les autres chroniques ne soient plus comme actuellement des articles, mais une suite de notes... [...].

Gourmont demande que dans la nouvelle revue une part soit faite aux articles d'histoire et de philosophie, par quoi notre public se trouverait de beaucoup élargi... C'est évidemment ce nouvel aspect de la revue qui le séduit et sur lequel il aimera faire sentir son influence... Je n'y verrais pas pour ma part d'inconvénient, pourvu que du moins la littérature ne soit point sacrifiée.

J'ai fait comprendre à Gourmont que le *Mercury* ne pouvait être notre éditeur. Nous aurions donc soit à chercher un éditeur, soit à nous administrer nous-mêmes.

[...] Pour la première entrevue je n'ai pas voulu me buter à la question financière. Gourmont qui ne se livre pas cherchait beaucoup plus à connaître mes intentions qu'à découvrir les siennes⁵⁴.

Les revendications de Gourmont manifestaient bien ses divergences d'avec les conceptions gidiennes de la revue. Le changement de format est accepté, et s'opère une nouvelle distribution des responsabilités : à la direction : Ducoté, celui-ci étant assisté d'un « Comité de rédaction » formé par Gourmont et Gide. En revanche, le débat entre « notes » et « chroniques » est tranché en faveur des « chroniques », que Gide confie aux siens. Car il s'agit de ne pas s'inféoder au *Mercury*. Aussitôt, Gide, stimulé par le défi qui s'impose à lui, bat le rappel de ses amis (Jacques Copeau, dont il a fait récemment la connaissance, Francis

53. André Gide—Édouard Ducoté, *Correspondance 1895-1921*, Centre d'Études gidiennes, 2002, p. 246.

54. Ducoté à Gide, 28 oct. 1904, *ibid.*, pp. 248-9.

Jammes...) pour contrebalancer l'influence de Gourmont, tandis que celui-ci considère *L'Ermitage* comme sa troisième tribune qu'il souhaite complémentaire des deux autres. Très vite, la revue se trouve donc partagée entre deux zones d'influences. Or, la notoriété et l'entregent de Gourmont dépassent alors ceux de Gide, son cadet de onze ans :

Il a le prestige de l'écrivain de race, la facilité du journaliste, la fécondité de l'encyclopédiste, la curiosité du rat de bibliothèque, le raffinement du poète « symboliste », la désinvolture du libertin de mœurs et de pensée. Il règne sur le *Mercur* de France et sur *La Revue des idées*, qu'il a récemment créée avec le biologiste René Quinton. Il entraîne dans son sillage son frère Jean et d'autres dont les signatures sont familières aux abonnés du *Mercur*, comme l'érudit Adolphe Van Bever, l'effronté Paul Léautaud, le « penseur » Jules de Gaultier, l'angliciste Louis Fabulet⁵⁵.

La cohabitation est donc source de tensions qui se règlent par une constante recherche d'équilibre. La présence de Gourmont se manifeste d'abord par l'importance nouvelle des secteurs de la critique, de l'érudition et de l'histoire littéraires, tandis que les amis de Gide s'occupent des chroniques : Gide se charge lui-même de la chronique générale, qui prend la forme de l'interview ; Jacques Copeau assure la chronique dramatique ; Ghéon est placé à la chronique des romans ; Marcel Drouin à celle de la philosophie et de la critique, Maurice Denis à la peinture, Jacques-Émile Blanche à la musique, tandis que la poésie revient à Vielé-Griffin. On voit donc que le dispositif était assez bien verrouillé par Gide⁵⁶.

De cette aventure qui va durer deux ans, nous ne retiendrons que ces quelques notes de Gide, qui modulent sa vigilance critique et distante :

Je retrouvais (hier à *L'Ermitage*) dans la conversation de Gourmont ce qui m'irrite tant dans ses livres; quand il dit (par exemple) : « Je n'aime plus que les journaux sans littérature », il vous dit cela d'une manière à faire entendre : « Je sais bien que vous n'êtes pas comme ça : mais ça m'est égal ; c'est moi qui ai raison⁵⁷. »

Toujours le même reproche de manque de tact. Nous sommes ici au cœur de la tension entre l'option fondamentale de Gourmont en faveur de l'érudition, de l'histoire, de la philosophie et des sciences, et celle de

55. Aug. Anglès, *op. cit.*, t. I, p. 69.

56. Voir Aug. Anglès, *op. cit.*, pp. 68-72, et Pierre Lachasse, in André Gide—Édouard Ducoté, *Correspondance*, *op. cit.*, pp. 94-116.

57. Gide, *Journal I*, p. 445 (« En wagon. Jeudi » [11 mai 1905]).

Gide qui place la littérature au-dessus de tout, et qui défend bec et ongles la vocation littéraire de la revue. On sent bien aussi qu'au-delà de la divergence d'opinions, il y a une différence fondamentale de caractères et de tempéraments. Gide qui se fait aisément ductile et ondoyant, qui entre facilement dans les vues de son interlocuteur, ne peut supporter ce caractère abrupt et carré. Il se hérissé aussitôt et se braque.

En Gourmont, tout le hérissé [*écrit Anglès*⁵⁸] ; il n'en peut plus supporter la disgrâce physique, le cynisme, l'aplomb et mille autres traits qui lui deviennent intolérables, au sens où un produit n'est plus toléré par l'organisme ; le beau zèle, qu'excite en lui tous les commencements, fléchit.

Retournons au *Journal* :

16 mai 1905.

[...] bureaux de *L'Ermitage*. Gourmont n'étant pas là, je puis plus aisément parler. J'arrive à ne pas m'irriter trop moi-même, et parle assez abondamment⁵⁹.

18 octobre 1905.

Comme un fruit d'espalier, Gourmont mûrit. Il perd son âcreté, se parfume, se sucre. Ses derniers écrits sont savoureux. (Son dialogue des amateurs du 1^{er} octobre — le début de *Animaux et morale chez La Fontaine* — remarquable.) — Encore un petit pas vers l'automne, il sera de tous points excellent⁶⁰.

On sent combien ces rares compliments sont aussi toujours assortis de réserves : c'est bien le maître qui juge les progrès de l'élève !

3 novembre.

Gourmont ne comprend pas que toute l'intelligence ne soit pas du côté de la libre-pensée ; la sottise, du côté de la religion ; que l'artiste ait besoin de loisir pour son œuvre et que rien n'occupe l'esprit comme l'examen et le doute. Le scepticisme est peut-être parfois le commencement de la sagesse, mais souvent la fin de l'art⁶¹.

Cette fois, nous voici introduits au sein d'une divergence majeure qui va éclater dès les débuts de *La Nouvelle Revue Française* et que nous rencontrerons bientôt. Mais poursuivons les notes qui montrent l'attention critique de Gide aux aguets. Sa lecture des « Pas sur le sable » de Gourmont dans *L'Ermitage* du 15 juillet suscite cette simple réflexion ironique :

58. Anglès, *op. cit.*, p. 70.

59. *Journal I*, p. 448.

60. *Ibid.*, p. 485.

61. *Ibid.*

Il n'a vraiment pas de beaux pieds ⁶² !

Bientôt après, il stigmatise le Gourmont critique, jugé mauvais lecteur :

Je viens de lire [...] l'extraordinaire VI^e *Chant de Maldoror* (chap. I, II et III). Par quel hasard ne le connaissais-je pas encore ? J'en suis à me demander si je ne suis pas encore *le seul* à l'avoir remarqué. « On sent à mesure que s'achève la lecture du volume que la conscience s'en va, s'en va... », écrit Gourmont. Admettons qu'il n'a *pas lu* ces pages ; cela est moins injurieux pour Gourmont que de supposer qu'il les a lues sans les remarquer.

[...]

Je relis aussitôt après *Les Poètes de sept ans* de Rimbaud. Puis dans le livre des *Masques* de Gourmont les quelques pages sur Lautréamont et celles sur Rimbaud qui sont d'une pénible infamie *. (Celles sur Lautréamont tristement insultantes.)

* [note de Gide :] Ces pages ne figurent plus dans les éditions récentes ⁶³.

Le 1^{er} décembre 1905, les deux acteurs principaux du conflit qui se prépare sont rassemblés paradoxalement dans une même opinion :

«Poe et Baudelaire », déclare Paul Claudel, avec une sorte de fureur contenue, «sont les deux seuls critiques modernes » ; puis il fait un éloge, très intelligent d'ailleurs, de l'intelligence critique de Baudelaire et de Poe, mais dans des termes si voisins de ceux qu'employait récemment, précisément au même sujet, Remy de Gourmont, que je me tiens à peine à peine à la remarque ; mais je crains, au seul nom de Gourmont, de provoquer une explosion.

Dans la dernière édition du *Journal*, cette dernière réflexion est éclairée de cette note d'Éric Marty :

Claudel, on s'en doute, détestait Remy de Gourmont, sur lequel il exercera sa verve dès Noël 1906 : « Un individu quelconque sans vertu, sans talent, sans intelligence, disons un Rousseau ou un Remy de Gourmont [...], imagine une idée, une seule pauvre idée, aussi absurde qu'on voudra, n'ayant pour lui que le dégoût et le désespoir : il se trouve des gens par foules pour le suivre » (*Corr. Gide-Claudel*, p. 69).

Il faudrait cependant compléter cette note en précisant que, dans sa lettre, Claudel est en proie à une véritable crise de neurasthénie, et que Gide, après l'avoir reçue, épouse le parti des « Gourmont, Rousseau, Kant, Renan » contre la « colère sainte » de Claudel, « douloureuse à [son] esprit autant que l'aboiement d'un chien à [son] oreille ⁶⁴ ». Reste que, là

62. *Ibid.*, p. 475 (14 août 1905).

63. *Ibid.*, p. 489 (23 novembre 1905).

64. *Ibid.*, pp. 489 et 559-60 (6 février 1907).

encore, cette divergence anticipe sur des orages à venir.

Cependant Gide tient à être équitable et à juger sereinement, ce que prouve encore cette réflexion :

2 décembre 1905.

Article de Gourmont sur Rivarol, et excellent « Dialogue des amateurs ⁶ » ; irritant, exaspérant, — mais excellent ⁶⁵.

De fait, dans *L'Ermitage* de février 1905, Gide disait son plaisir aux *Promenades littéraires* de Remy de Gourmont : « je ne sais comment il s'y prend, il fait sienne notre pensée », et il renouvellera ses compliments dans sa chronique du 15 mars. Plus, le fidèle lecteur qu'il est des « Dialogues des Amateurs » glisse cette note, probablement au cours de l'été 1906, parmi ses notes préparatoires pour son *Corydon* :

Copier le passage copié par Gourmont

Dialogue des amateurs —

p. 202, 203 ⁶⁶

Il renvoyait alors à la fin du dialogue du 15 juillet 1906, intitulé « Innocents » et portant sur l'affaire Dreyfus, qui aboutit à cette citation résumant un « roman moralisant » :

« Il existe entre la nature et la civilisation un conflit permanent, intéressant au plus haut point l'avenir de la race. La nature donne à l'homme, dès l'âge de l'adolescence, avec les facultés de la reproduction, le besoin créateur ; et la société, en dressant la barrière de ses mœurs et de ses complications matérielles, s'oppose à ce que l'instinct d'amour soit satisfait avant le moment social du mariage.

Comment solutionner ce problème, au mieux de la santé, des élans impulsifs du génie de l'espèce, et des expériences de la vie civilisée ?

1° L'homme doit-il rester chaste jusqu'au mariage ? Ne craignez-vous pas que l'abstinence soit une cause d'amoindrissement de ses qualités viriles ?

2° Si vous pensez que l'individu doit accomplir sa fonction d'homme, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à l'époque où il sera capable de se charger d'une famille, comment estimez-vous qu'il puisse le faire, sainement, raisonnablement, sans nuire à son avenir, sans porter préjudice non plus à autrui ⁶⁷ ? »

65. *Ibid.*, p. 495.

66. Notes pour *Corydon*, BLJD, γ 885.60, inédites (extrait publié avec l'aimable autorisation de Mme Catherine Gide).

67. Cité par Remy de Gourmont, *Mercur de France* du 15 juillet 1906, pp. 202-3. Ce texte a été recueilli dans *Dialogues des Amateurs sur les choses du temps (1905-1907). Épilogues, IV^e série*, *Mercur de France*, 1907. Il nous a été aimable-

On comprend combien Gide pouvait être intéressé par cette façon de poser le problème des conflits existant entre l'ordre de la nature et celui de la société concernant l'exercice de la sexualité, qui rejoignait sa manière d'introduire à ses propres considérations éthiques concernant l'homosexualité.

Or, voici que c'est précisément cette question de l'homosexualité qui dresse bientôt Gide contre Gourmont. Dans un « Dialogue des amateurs » que celui-ci consacre à l'homosexualité, intitulé « L'Amour à l'envers », Gide peut lire que l'uranisme est « un goût naturel », mais que « l'inversion » est une « loi de dégénérescence⁶⁸ ». Et voici ce qu'il consigne alors dans son *Journal* :

8 décembre 1907.

« Dialogue des amateurs », de Gourmont. Le souci de se montrer intelligent le fait déraisonner sans cesse. J'imagine assez bien qu'il en impose et pourquoi, et que nombre de lecteurs n'osent pas regimber, de peur de se croire moins intelligents que lui. Rien de sot comme cette peur d'être dupe ! [...]

Il parle de la littérature et en général des « choses de l'esprit » avec une assez grande compétence et un goût le plus souvent très fin — (excellent son dialogue sur le romantisme et Lasserre par exemple) — mais dès qu'il traite d'alcoolisme, de vertu, de dépopulation, de criminalité, etc., il ne profère que des monstruosité, et montre qu'il n'a jamais connu la vie qu'à travers les livres.

« Ce doit être un peu dur, tout de même, de s'en aller au bain, quand on n'a pas mérité le bain.

— Et quand on l'a mérité, est-ce moins dur ? Et le mérite-t-on jamais ? À quoi tiennent la culpabilité et l'innocence ? À des hasards », etc., etc.

Que voilà donc quelqu'un qui se place à un point de vue supérieur ! Et qu'est-il question de cela ? À tort ou à raison la société établit des règles en dehors desquelles le citoyen est reconnu tomber sous le coup de la loi. Que ces règles soient arbitraires, soit ! que l'homme qui s'en échappe soit un innocent, un martyr, un saint, un sot, là n'est point la question, et Gourmont parle de cela avec cette *supériorité* du bourgeois gentilhomme disant des danseurs, après le menuet : « Ces gens-là se trémoussent bien. » — Mais, enfant, n'a-t-il jamais joué ? Son cœur ne s'est-il jamais gonflé en s'entendant faussement accuser d'*avoir triché* ? Ou bien déjà ripostait-il à ses camarades :

« Qu'est-ce que tricher ? Est-ce qu'on *triche* jamais ? », etc., etc. Mais le vrai, c'est qu'il n'a jamais eu de camarades et n'a jamais joué que tout seul⁶⁹.

Mais voici encore une autre source d'irritation, qui concerne aussi des

blement fourni par Christian Buat.

68. *Mercure de France*, 1^{er} décembre 1907.

69. *Journal I*, pp. 582-3.

amis de Gide dont certains sont cités, et qui montre sa sensibilité :

28 avril 1906 (p. 523).

Philippe Berthelot sortait, comme à l'ordinaire, des faciles paradoxes d'homme supérieur. La ruine de San Francisco est « un petit événement sans importance » ; l'éruption du Vésuve aussi ; la grève du 1^{er} mai « n'existe que dans l'imagination des bourgeois affolés » [...]. Et ainsi de suite. Moréas donne un peu lui aussi dans ce travers, qui est celui des trois quarts des littérateurs ou des intellectuels d'aujourd'hui. (Paul Valéry, Gourmont, Vielé-Griffin, — j'ai nommé les plus dissemblables.) Il en est peu qui me fatiguent davantage.

III. La guerre

Le dernier avatar de *L'Ermitage* disparaît à la fin de l'année 1906. Gide se tourne alors vers *Antée*, où l'on retrouve aussi épisodiquement Remy de Gourmont. Puis ce sera la fondation de *La Nouvelle Revue Française*, en 1909, où il ne sera plus question de Gourmont, sinon comme objet de critiques, parfois brutales. On sent que Gide est enfin dans ses murs, dans ses meubles, et qu'il va pouvoir régler ses comptes en disant enfin ce qu'il a sur le cœur.

Cela commence par de petites escarmouches au cours de notes diverses. Le voilà par exemple pris à parti à cause de son athéisme jugé sectaire. Dans le n^o 7, Michel Arnauld, *alias* Marcel Drouin, grand ami et beau-frère de Gide, estime que « la même ardeur que met un spiritualiste à promouvoir les croyances [...], M. de Gourmont la dépense au service des valeurs contraires, [...] faisant œuvre] d'une négation sans lyrisme, d'un égoïsme sans ferveur ». Et il ajoute :

Son individualisme a la rigueur d'un système et la sûreté d'un instinct. Comme un réactif infailible, il classe pour nous les idées et les êtres : tant il excelle à discerner tout ce qui, de près ou de loin, menace sa liberté, sa curiosité, ses plaisirs. (Pp. 71-2).

Dans la même livraison, Gide — qui avait décrété en 1907 que Gourmont était « une âme désespérément opaque ⁷⁰ » — stigmatise son incrédulité qui aveugle son goût littéraire, à propos de l'« Hymne de la Pentecôte » de Paul Claudel, publié dans *L'Occident*, et il épingle cette réflexion de Gourmont : « Ah ! que les religions sont laides ! — Et sottes... — Et qu'elles nous inspirent mal ⁷¹ !! »

70. *Ibid.*, p. 583 (13 déc. 1907). Citation que Gide reprendra à plusieurs reprises.

71. Gourmont cité par Gide, *NRF* n^o 7, août 1909, p. 81. Cette même citation est

De même, dans une note de mars 1909 consacrée au *Gynécée* de Rouveyre qui venait de paraître au *Mercur*, et qui présentait des images de la femme dans le plaisir, Gide s'en prend à la glose de Remy de Gourmont figurant en tête du recueil :

Mais pourquoi M. de Gourmont écrit-il [...] : « C'est ici un livre de vie, et non un livre de rêve. » — C'est être bien tendancieux. J'espérais que nous n'en étions plus à prendre pour conditions du réalisme l'atrocité, l'obscénité, la hideur. Serait-il plus paradoxal d'admirer au contraire en ces dessins une idéalisation puissante ? À qui faut-il encore apprendre que l'idéalisation de l'art n'opère pas forcément dans le sens de ce que le public appelle ordinairement « la beauté ⁷² » ?

On aura remarqué que tout ce qui touche à la vision du corps et du plaisir est particulièrement sensible pour Gide, surtout si l'esthétique est en jeu !

En juin 1909 paraît *La Porte étroite* au *Mercur* de France. Aucun écho de Remy de Gourmont. En revanche, c'est son frère Jean qui adressera une fort déférente lettre au « cher Maître ⁷³ ».

Et c'est ainsi qu'on en arrive à cette année 1910 qui voit éclater publiquement l'exaspération longuement contenue de Gide à l'égard de l'auteur des « Dialogues des amateurs » et qui allait embraser les clans. Dans le « Journal sans dates » de janvier 1910, il commençait par publier ce passage de son *Journal* du 3 décembre 1909 :

Dialogue des amateurs, dans le *Mercur* du 15 novembre, où M. de Gour-

reproduite dans une lettre à Fr. Jammes, à propos de la réédition de *La Porte étroite*, 26 oct. 1909, *Corr. Gide-Jammes*, p. 261 ; et elle sera reprise dans « L'Amateur de M. Remy de Gourmont » (voir *infra*).

72. André Gide, *Œuvres complètes*, t. V, pp. 253-4, et *Essais critiques*, *op. cit.*, pp. 162-3.

73. Lettre autogr. signée de Jean de Gourmont à Gide, 2 pp. 1/2, 143 x 85 mm, sans date, inédite (BLJD γ 1527.1) :

Paris, jeudi,

Monsieur et cher Maître,

J'ai été en pourparlers pour un article sur vous dans une Revue étrangère. Je n'ai pas encore abouti, mais je ne désespère pas. Je comptais vous remercier ainsi du grand plaisir que vous m'avez donné par la lecture de votre roman, d'une si subtile analyse psychologique : *La Porte étroite*, que j'ai lu à petites gorgées.

Excusez-moi, Monsieur et cher Maître, de ne vous avoir pas dit plus tôt ma gratitude, et croyez à mes regrets pour cet article laissé sur le chantier.

Agrérez, je vous prie, mes meilleurs vœux pour l'année nouvelle, l'assurance de ma profonde admiration.

Jean de Gourmont.

mont revient à un de ses trois thèmes favoris : alcoolisme, démoralisation, dépopulation. Il convainc de sottise (il y tâche du moins) quiconque se met en garde et s'effraie, quiconque ne raisonne pas comme suit : la preuve que la France est encore trop peuplée c'est qu'on y rencontre encore des ouvriers sans travail. Du reste : « L'invasion ne ferait peut-être pas tant de mal que cela à la France. Ce n'est qu'un moment à passer », dit-il plus loin.

« Il faut que les grands mots soient tous salis », dit-il dans le numéro suivant. Et s'il ne salissait que cela !...

Oh ! parbleu, je comprends ce que M. de Gourmont veut dire, et conviens qu'il soit bon de dénoncer certaines idolâtries. Mais ces grands mots me semblent souvent aujourd'hui déjà suffisamment couverts par la crasse et souvent aussi je cherche le « grand mot » ; je ne vois plus qu'un M. de Gourmont qui salit⁷⁴.

Le procès est ainsi instruit. Suivra alors un long article fort caustique et longuement médité qui paraît dans *La NRF* d'avril 1910 : « *L'Amateur* de M. Remy de Gourmont ». Il commençait pourtant par des compliments :

M. de Gourmont est un critique littéraire averti, d'un goût fin, de beaucoup de lecture ; il a le mot juste ; il sait le juste prix des œuvres et ne laisse jamais la convention guider son choix ni conseiller ses amours.

Mais dès le paragraphe suivant, Gide passe à l'estocade :

Sans doute n'écrirait-il pas avec autant d'aisance de bonnes pages, s'il n'en écrivait quantité de moins bonnes ; [...] il en est [...] d'exécrables et qui marquent un propos si délibéré qu'on ne les peut plus passer sous silence. Je dois avouer que si M. de Gourmont me plaît lorsqu'il est bon, il ne me passionne vraiment que lorsqu'il devient détestable ; et je trouve à ses pires pages si singulière signification que c'est d'elles surtout que je prends souci de parler.

On voit comment Gide prend plaisir à guetter la faute. L'indignation ironique de Gide se déchaîne alors contre l'« encyclopédiste attardé » et sa « fatale propension à taxer de sottise ou d'hypocrisie tout ce qui témoigne admiration, vénération ou piété ». Or si « Voltaire était soutenu par son époque ; voici M. de Gourmont trahi par la sienne ». Et Gide de souligner le retour du religieux dans la société et la littérature, alors que Gourmont écrivait naguère : « la littérature religieuse et morte. » On arrive alors au cœur du débat : Gourmont est du côté de la raison et de ce qu'il estime être la vérité, dont le détournent pourtant ses partis pris, alors que Gide est du côté de l'art, de la littérature, de la beauté :

74. *NRF*, janvier 1910, et *Journal I*, pp. 613-4.

M. de Gourmont [...] ne comprend pas, n'admet pas, ne veut pas admettre que toute l'intelligence ne soit pas du côté de la libre pensée, toute la sottise du côté de la religion ; que l'artiste ait besoin de loisir pour son œuvre et que rien n'occupe et ne fatigue l'esprit comme l'examen et le doute. [...] Le scepticisme est peut-être parfois le commencement de la sagesse ; mais c'est souvent la fin de l'art.

[...] [Les « amateurs » de Gourmont] tranchent sur tout aisément. Ici la pensée n'est jamais chose palpitante et souffrante. [...] On dirait que Gourmont n'opère que sur planches anatomiques.

Deux passions, deux haines : celle du christianisme, celle de la pudeur. [...] Je le soupçonne fort de n'aimer tant la science que pour détester mieux la religion.

Puis il dénonce la manière dont

parfois il triche éperdument : dans le plus « scientifique » de ses livres, *La Physique de l'amour* — livre inspiré par l'obsédant souci d'assimiler l'amour de l'homme aux parades animales [...] ⁷⁵.

M. de Gourmont est trop intelligent pour ne pas voir que ce qu'il avance est absurde [...].

Volontiers c'est par intimidation qu'il procède.

Et ce long réquisitoire se terminait par ces mots qui cristallisent le champ de l'opposition entre eux :

Que m'importe [...] que cette théorie soit *vraie* — si elle est laide, et ruineuse, et nocive pour l'œuvre d'art ⁷⁶ !

75. Gide reviendra sur cette question dans *Si le grain ne meurt*, II^e partie, ch. II, p. 312 : « Même le chien qui dévore un os trouve en moi quelque assentiment bestial. Mais rien n'est plus déconcertant que le geste, si différent d'espèce en espèce, par quoi chacun d'entre eux obtient la volupté. Quoiqu'en dise M. de Gourmont, qui s'efforce de voir sur ce point, entre l'homme et les espèces animales, de troublantes analogies, j'estime que cette analogie n'existe que dans la région du désir ; mais que c'est peut-être au contraire dans ce que M. de Gourmont appelle « la physique de l'amour » que les différences sont les plus marquées, non seulement entre l'homme et les animaux, mais même souvent d'homme à homme, — au point que, s'il nous était permis de les contempler, les pratiques de notre voisin nous paraîtraient souvent aussi étranges, aussi saugrenues, et, disons : aussi monstrueuses, que les accouplements des batraciens, des insectes — et, pourquoi chercher si loin ? que ceux des chiens ou des chats. » Notons que c'est là l'unique fois que le nom de Gourmont est cité dans l'ouvrage.

76. Gide, « L'Amateur de M. Remy de Gourmont », *NRF*, avril 1910, pp. 425-37, et dans *Essais critiques, op. cit.*, po. 228-35.

Ainsi Gide, pris entre sa *Porte étroite* qui a laissé croire à une pente religieuse de sa part, et ses *Caves du Vatican* qu'il prépare et qui déclencheront sa rupture avec Claudel, a tenu à se démarquer d'un matérialisme et d'un athéisme qu'il juge sommaires et ennemis de l'œuvre d'art. Pour lui cet article est une caution auprès de certains de ses amis qu'il veut rassurer, et essentiellement Claudel à qui il écrit dès avant sa publication : « Il me tarde que vous lisiez mon *Gourmont*. Je crains de soulever une furieuse tempête au *Mercure*... Je crains... et j'espère ! Car il est temps ⁷⁷. »

Effectivement, Claudel « félicite » Gide pour son « article courageux » qu'il a « lu avec délectation » :

Vous avez dit ce qu'il fallait, bien que je vous aie trouvé trop indulgent pour ce répugnant polygraphe qui, dans le fond, comme les gens sans cœur et sans conscience, est incapable de comprendre rien à rien ⁷⁸.

Michel Drouin va même jusqu'à écrire :

L'auteur de la conspiration, si l'on peut parler de conspiration, se nomme Paul Claudel. [...] Il me paraît irréfutable que les attaques de Gide ont été dictées par le souci de plaire à Claudel ⁷⁹.

Pour sa part, Gourmont affecte l'indifférence et ne répond pas. À Charles Régismanset, qui lui avait fait part de son indignation, il se contente d'écrire : « Le factum, comme vous dites, de ce protestant m'a laissé assez indifférent. Plaire aux protestants, ce serait s'aller noyer ⁸⁰. » La contre-attaque attendue vient d'Eugène Montfort, qui avait été éjecté de *La NRF* et qui publie, dans *Les Marges* du 15 mai 1910, « Gide contre Gourmont ». Il y accuse Gide d'« opportunisme littéraire » : « esprit souple, ductile », il « s'est senti influencé » « à chaque nouvelle mode

77. Lettre de Gide à Claudel, mars 1910, *Correspondance Gide-Claudel*, p. 130.

78. Lettres de Claudel à Gide, 11 mai et 17 juin 1910, *ibid.*, pp. 134 et 141.

79. Michel Drouin, cité par André Billy, in *Le Figaro littéraire*, 15 septembre 1962, p. 4. Ces « Propos du samedi » de Billy font suite à un premier article qu'il avait publié le 18 août 1962 sur les relations Gide-Gourmont, et sont en effet consacrés à des citations commentées d'une longue lettre que lui a adressée M. Drouin pour défendre les positions de Gide, estimant, non sans quelque excès, qu'à cette époque, « Gide était sous la coupe de Claudel », et qu'il « a été dans une large mesure l'interprète bien plus des idées de Claudel [...] que de ses idées profondes » (*ibid.*).

80. Lettre de Remy de Gourmont à Charles Régismanset, *Imprimerie gourmontienne*, n° 10, 1925, p. 22.

intellectuelle » — comme s'il avait composé sa *Porte étroite* en fonction du réveil religieux. Montfort attribue à son calvinisme « sa révolte devant Gourmont », dans laquelle il perçoit la « clameur du protestant, du puritain à Bible devant Voltaire ». Le prétendu immoraliste n'aurait pas pardonné au véritable immoraliste de supprimer le péché : « M. Gide veut être un pécheur, il désire des lois pour goûter le plaisir de les transgresser ⁸¹. »

Après sa lecture, Gide note dans son *Journal* :

M. Eugène Montfort, l'auteur de *Montmartre et les Boulevards*. J'aurais écrit (on peut l'en croire!) une « défense passionnée » de Calvin. J'ai cette figure en horreur ; mais dernièrement, j'ai parlé contre M. de Gourmont ; et cela ne se fait qu'au nom de Calvin, paraît-il. Que je le veuille ou non, je serai donc calviniste.

Puis, dans *La NRF* de juillet, il revenait publiquement sur l'affaire qui agite tout le petit monde des Lettres en publiant ses réflexions du *Journal* et en y montrant notamment combien Montfort faisait fausse route :

Je tentais de montrer dans cet article combien le scepticisme négateur de M. de Gourmont était néfaste à l'œuvre d'art. M. Montfort propose à M. de Gourmont de riposter « en montrant de son côté comment l'esprit protestant peut être également ruineux et nocif pour l'œuvre d'art ». [...] Je prétends qu'il peut l'être bien plus ! Et je ne sache pas qu'on puisse imaginer forme de pensée plus contraire à l'œuvre d'art (et à mon œuvre en particulier) et plus hostile même [...] que le calvinisme.

« Plus de péché ! Tout permis ! Mais M. Gide veut être un pécheur, il désire des lois pour goûter le plaisir de les transgresser, il réclame des actions défendues (qu'il est délicieux de les accomplir !...). Si le péché n'existait pas, il faudrait l'inventer. Et il y a des gens qui le suppriment !... »

N'en déplaise à M. Montfort, cette conception du péché-sorbet, du sacrilège et du satanisme (qui fut celle de Barbey d'Aurevilly par exemple, ou celle parfois de Remy de Gourmont) est on ne peut moins protestante. Elle n'est d'ailleurs pas plus la mienne pour cela ⁸².

À leur tour, André Ruyters, ami de Gide et co-fondateur de *La N.R.F.*, répond à Montfort dans la même livraison de *La N.R.F.*, tandis que Marcel Drouin s'en prend également à Montfort dans un autre article : toute *La N.R.F.* fait corps ! De fait, trois ans plus tard, Gide notait encore :

81. *Les Marges*, n° 21, 15 mai 1910, pp. 158-65.

82. « Journal sans dates », *NRF*, juillet 1910, pp. 101-10 ; et *Journal I*, pp. 635-6 (mai 1910).

Nouvelle attaque dans le nouveau numéro des *Marges*. Quelle assiduité dans la haine ! Gourmont cependant a savamment organisé le silence autour de nous. Dans la « revue des revues » du *Temps*, qu'il inspire ou dirige, il n'est, depuis qu'elle existe *pas un* numéro du *Mercur*e qu'on ait laissé passer inaperçu ; pas un numéro de *La N.R.F.* auquel on ait accordé l'attention la plus légère. Durant mon voyage je n'ai rencontré *La N.R.F.* nulle part, tandis qu'aux stations de chemin de fer, à la devanture des bibliothèques, se prélassaient parfois les revues les plus médiocres ou les plus infimes⁸³.

Cette dernière note prépare directement la réflexion d'Édouard contre Passavant qui ouvre son « Journal », dans *Les Faux-Monnayeurs*⁸⁴.

Pendant une note de *La Phalange* du 20 octobre 1910, intitulée « Remy de Gourmont et André Gide », s'était employée à calmer le jeu en constatant qu'« André Gide et Remy de Gourmont ont les mêmes admirateurs et les mêmes admirations⁸⁵ ». Et sur un autre registre, Francis Jammes, ami de Gide, écrivait à celui-ci en octobre 1911 : « Personne, et d'une manière plus spécieuse et plus aristocratique, ne combat Dieu que toi. Ta race et ta distinction méprisent davantage les moyens d'un Gourmont qu'elles n'écartent ses idées⁸⁶. » De fait, la publication des *Caves du Vatican* le brouillera bientôt avec tous ses amis catholiques. Par ailleurs, on peut constater qu'en 1911, c'est encore le *Mercur*e de France qui publie ses *Nouveaux Prétextes*, mais ce sera la dernière fois qu'un livre de Gide y paraîtra, puisque c'est à ce moment qu'est fondé le

83. *Journal I*, p. 749 (1^{er} septembre 1913).

84. Cf. : « Dans le rapide de Paris, Édouard lit le livre de Passavant : *La Barre fixe* — frais paru, et qu'il vient d'acheter en gare de Dieppe. Sans doute ce livre l'attend à Paris ; mais Édouard est impatient de le connaître. On en parle partout. Jamais aucun de ses livres à lui n'a eu l'honneur de figurer aux bibliothèques des gares. On lui a bien parlé de telle démarche qu'il suffirait de faire pour en obtenir le dépôt ; mais il n'y tient pas. Il se redit qu'il se soucie fort peu que ses livres soient exposés aux bibliothèques des gares, mais il a besoin de se le redire en y voyant le livre de Passavant. » (*Les Faux-Monnayeurs*, in *Romans...*, Bibl. Pléiade, p. 983).

85. « Remy de Gourmont et André Gide », *La Phalange*, 20 octobre 1910, pp. 375-6. On pourrait ajouter que Gide lui-même, dans un article de *La NRF* de novembre 1910, recommandait aux académiciens Goncourt la candidature de Gourmont (cf. André Billy-Michel Drouin, *Le Figaro littéraire*, 15 septembre 1962, p. 4).

86. Lettre de Jammes à Gide, 5 oct. 1911, *Correspondance Gide-Jammes*, p. 279. À quoi Gide répondit : « Il se peut que tu aies raison dans ce que tu me dis au sujet des idées de Gourmont et des miennes » (p. 282).

« comptoir d'édition » de *La NRF*.

Reste que la fureur de Gide contre Gourmont ne s'est guère apaisée, puisque, encore en janvier 1912, il l'attaque à nouveau à l'occasion de la publication d'une « Lettre inédite » de Rimbaud dans *La NRF* :

Après l'ignoble article de Gourmont sur Rimbaud [celui du *Livre des Masques* de 1896] [...], la suppression dudit article dans la prochaine édition du *Livre des Masques*, la rétractation de Gourmont [...] dans les colonnes du *Temps* [...], cet article ignoble était bien tel que Gourmont *méritait* de l'écrire et je m'indigne de l'hypocrite palinodie qu'il prépare.

Et sans doute une telle constante dans l'hostilité participe-t-elle aussi d'une stratégie de Gide qui veut donner des garanties à ses amis catholiques, en particulier Claudel et Jammes. Car au même moment, Claudel rappelle à Gide ses responsabilités :

La *N.R.F.* n'a-t-elle pas des ambitions [...] en ce qui concerne l'Art ? Or il n'est pas contestable que la décadence de l'Art vient de sa séparation de ce qu'on appelle si bêtement la Morale [...]. À l'exception de votre admirable article, sans aucune suite, sur Gourmont, je ne trouve rien. Il faut absolument sauver la France de cette littérature de libertinage, de scepticisme et de désespoir qui l'épuise [...] ⁸⁷.

En guise d'épilogue, ce trait du 5 janvier 1917, qui témoigne d'une haine tenace :

Les derniers numéros du *Mercur* sont d'un assez vif intérêt. C'est curieux combien cette revue a pris du poids depuis que Gourmont n'y est plus ⁸⁸ !

* *
*

Il me resterait d'autres documents à exploiter, mais nous avons fait état des principales pièces du dossier et il faut conclure. Gide et Gourmont ont été tous deux de vigoureux esprits critiques, curieux, des individualistes farouches et de grands émancipateurs — « deux démons », écrit même Rouveyre ⁸⁹. Incontestablement, ils sont proches l'un de l'autre et, estime Valérie Michelet, « c'est leur communauté de pensée qui contribuera à les séparer ⁹⁰ ». On a vu que les griefs de Gide à

87. Lettre du 15 janvier 1912, *Correspondance Claudel-Gide*, p. 192.

88. *Journal I*, pp. 1015-6.

89. *Le Reclus et le Retors*, 1927, p. 182.

90. Valérie Michelet, art. cité (v. *supra* note 13), p. 299.

l'égard de Remy de Gourmont sont de plusieurs ordres et qu'ils interfèrent. Au départ, il y a eu chez lui cette impression physique d'étouffement au Mercure sur laquelle il est souvent revenu. La personnalité de Gourmont le gênait, l'encombrait. Il l'a lu, sondé, mais toujours d'une façon critique. Pour faire sa place, il lui fallait se dresser contre lui, comme il l'avait fait pour Barrès, se détacher de ses tentatives maladroites de séduction et d'annexion. Gide a résisté d'abord, a construit ses défenses, s'est échappé, et il a dû enfin tuer une sorte de « père » pour pouvoir exister et prendre symboliquement sa place.

Là-dessus se sont greffées des divergences d'opinions et d'intérêts. Gide, qui n'a jamais séparé la littérature de l'esthétique et de la morale, a réellement pensé que Gourmont était un mauvais maître pour la jeunesse⁹¹. En particulier, il ne lui pardonnait pas son scepticisme, car pour lui, les idées engagent. Mais il reste qu'au-delà de toute raison, ses réactions ont toujours été guidées par une antipathie à la fois épidermique et viscérale. Et puis, il y a eu une sourde lutte d'influence et de pouvoir dans la sphère des lettres parisiennes. Gide, longtemps méconnu, a assez vite compris l'importance d'une revue influente, et que le *Mercur* était verrouillé par Gourmont. D'où ce combat autour de revues qui a tourné à la lutte de clans rivaux.

Remarquons encore que Gourmont n'a jamais répondu directement aux attaques de son cadet. Faut-il en voir la cause dans cette remarque de Rouveyre :

Gourmont se juge et se poignarde dans le repentir, et une sorte de dénégation, à chacune de ses œuvres,

parlant même d' « holocauste de lui-même⁹² » ?

On pourrait encore, au-delà de tout ce qui les a séparés, souligner à quel point ces deux esprits étaient voisins, qu'ils ont partagé bien des vues, et que Gide a pu se laisser inspirer par Gourmont plus qu'il ne l'a reconnu. Si la paternité du titre des *Lettres à Angèle* revient bien à Gide — car les *Lettres à Sixtine* recevront le leur à titre posthume, tandis que les *Lettres à l'Amazone* ont paru postérieurement à celles à Angèle —, on reconnaîtra, par exemple, qu'après avoir décrié les raisonnements par

91. Voir à ce sujet cette opinion d'Ezra Pound, au lendemain de la mort de Gourmont : il laissait « un tel sentiment de perte personnelle dans l'esprit de tant de jeunes gens qui n'avaient jamais posé leur regard sur lui » (*Poetry*, janvier 1916).

92. *Le Reclus et le Retors*, *op. cit.*, p. 66.

analogie avec les animaux pratiqués dans la *Physique de l'amour*, Gide y recourra lui-même quelques années plus tard dans son *Corydon*.

Enfin, je terminerai par cette citation de 1923 du *Journal littéraire* de Paul Léautaud, autre pilier du *Mercure* qui n'a jamais compté parmi les amis de Gide, qui indique le triomphe de celui-ci :

Depuis près d'un an, on ne peut pas ouvrir une jeune revue française ou belge sans y lire le nom de Gide, des extraits de Gide, des considérations sur Gide [...]. Il a vraiment une grande influence. Il se peut que ses disciples, les vrais et les simples imitateurs, ne soient pas très drôles à lire ni leur tournure d'esprit bien séduisante, il n'y en a pas moins là la preuve d'une grande influence. [...] Je parlais ce matin à Valette de cette influence indéniable de Gide, et je lui disais qu'il n'en est pas de même de Gourmont. Gourmont n'exerce aucune influence. On l'apprécie, on le lit, mais rien de plus. [...] Gourmont est surtout tout intelligence. On n'imité pas l'intelligence, les idées. [...] Tandis que la sensibilité agit davantage et peut au moins être imitée⁹³.

Et cette autre, du même, qui tout en louant Gourmont, met le doigt sur une des clés de l'hostilité que Gide lui a vouée :

Il était tout intelligence et professait un mépris presque universel. Il n'était pas un pédagogue, ni un moraliste. [...] C'était un contempteur, un négateur, avec une grande aristocratie. La pitié n'existe pas chez lui. Il me semble que sa caractéristique est la méfiance et le sarcasme⁹⁴.

93. Paul Léautaud, *Journal littéraire*, t. I, Mercure de France, 1986, p. 1293-4 (7 février 1923).

94. Léautaud, « Notes et souvenirs sur Remy de Gourmont », in *Passe-Temps*, Mercure de France, 1929, pp. 115-6 (cité par Christian Buat, « Remy de Gourmont sur le web », *Livrel'échange*, n° 9, février 2002, p. 9).